

SYLWIA KUCHARUK

Université Marie Curie-Skłodowska Lublin

Le retour « en gâteau » – la recette grotesque de Matéi Visniec

La pièce de Matéi Visniec *Le retour à la maison*¹, qui sera l'objet de notre analyse, semble s'inscrire parfaitement dans la problématique de ce présent volume. Premièrement, parce qu'à travers ce texte l'auteur nous propose un retour au passé, à savoir aux temps de la Grande Guerre, même si son universalité permettrait d'évoquer n'importe quelle autre guerre. Deuxièmement, parce que la problématique de la pièce tourne autour du retour des soldats à la maison. Si le sujet littéraire est récurrent, la façon de le traiter est d'une originalité remarquable. Nous voilà face à des personnages au statut ambigu. Ils ont toutes les caractéristiques d'êtres vivants : ils discutent, bougent, expriment leurs sentiments et préoccupations ; cependant, ils sont déjà morts. Nous assistons, de fait, à la revue des morts après la bataille. Le Général leur accorde le droit au retour. Mais de quel retour s'agit-il ? De celui de fantômes ? De morts-vivants ? Quelle que soit la définition que l'on pourrait adopter, ils sont des revenants. Sébastien Rongier, à qui nous avons emprunté ce terme, explique : « Pour comprendre la place instable des

¹ À notre connaissance, *Le retour à la maison* n'a pas fait l'objet d'une analyse, d'où la bibliographie qui peut sembler peu diversifiée. Pour en savoir plus sur l'ensemble de l'œuvre visniecienne, cf. O. Gancevici, *Matéi Visniec – parole et image*, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știința, 2012 ; C. Despierres, A. Mihail (éd.), *Regards francophones sur le théâtre roumain*, Bourgogne, Université de Bourgogne, 2015.

fantômes, il faut partir de l'incertitude du mort. Si le fantôme est un mort, sa tranquillité dans l'au-delà semble remise en cause. Il y aurait un problème qui bloquerait le processus de la mort, le repos du défunt. Privé du repos éternel promis par la mort, le fantôme devient une figure de l'errance, un être coincé entre deux mondes, pris entre un coup d'arrêt brutal (la mort) et un mouvement impossible (les frontières de l'au-delà). La figure fantomale cherche une solution pour résoudre sa condition intervallaire qui lui interdit un passage de frontière. Sa mort ne semble pas valide et le condamne à un mouvement paradoxal : la revenance. L'au-delà lui est interdit. Il n'a d'autre solution que de revenir dans un espace connu pour signifier l'inconnu qu'il est devenu »².

La pièce s'organise donc autour d'un triple retour : de l'auteur qui revient au passé, des soldats qui reviennent à la maison et des revenants, le retour de ces derniers étant susceptible d'être particulièrement révélateur. C'est autour de celui-ci que s'articulera notre propos.

La condition « humaine » des revenants

Comme le constate toujours Sébastien Rongier, « l'état fantomatique est d'abord lié à une mort contrariée, une mort problématique »³, ce qui est évident dans le cas analysé. Il ne semble pas aléatoire que Visniec classe ses *dramatis personae* en fonction de la mort qu'ils ont subie : les Gazés, les Sans Boyaux, les Criblés par balles, les Foulés aux pieds, les Mis en pièces, les Morts aveugles, les Tués par balle en plein cœur, les Noyés, les Enterrés vivants, les Exécutés pour haute trahison, les Bouffés par les rats pendant leur sommeil, pour n'en citer que quelques exemples. Cette liste longue bien qu'incomplète n'est pas

² S. Rongier, *Théorie des fantômes*, Paris, Les Belles Lettres, 2006, p. 11.

³ J.-P. Vernant, « La belle mort et le cadavre outragé », [dans :] *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Cambridge-Paris, Cambridge University Press et Maison des sciences de l'homme, 1982, p. 53.

anodine, car elle révèle la cruauté de la guerre, met en exergue les circonstances de la mort des soldats et leur état actuel. En effet, ils continuent à ressentir les difficultés de leur existence et à se préoccuper de leur condition. Ils se plaignent des mouches qui, comme le constate un soldat, « jamais n'ont été si nombreuses »⁴ et qui « se sont multipliées ces derniers temps » (*R*, 26), une des nombreuses allusions récurrentes dans le texte pointe l'état de décomposition des morts et l'ampleur des pertes au sein de la troupe française. Ils se plaignent aussi des chiens qui les dévorent, du fait qu'ils restent depuis trois jours sous la pluie, que personne ne protège leur corps en décomposition. Mais ce qui semble surtout se trouver au cœur de leurs préoccupations, c'est la peur d'être délaissés et oubliés, ce qui est tout à fait compréhensible car selon les dires de Jean-Pierre Vernant : « la vraie mort est l'oubli, le silence, l'obscur indigence, l'absence de renom »⁵. Ce sentiment est d'autant plus difficile à supporter que, chez l'ennemi, les morts ont déjà reçu les soins nécessaires. D'ailleurs, la dichotomie entre la condition des morts dans les camps français et allemand est mise en exergue à plusieurs reprises dans la pièce. Voici une citation éloquent :

Mort 3 : On nous a dit qu'on avait droit à un dénombrement, un par un, et non par approximation. La Patrie devait nous envoyer une Commission, pour nous dénombrer. Ils devaient venir nous compter et ils ne sont pas venus. On attend depuis trois jours [...] Si on continue comme ça, on va rentrer chez nous dans les ventres des chiens. Les morts de l'ennemi ont déjà été comptés jusqu'au dernier. Chacun a son numéro. On les a classés, on les a groupés... Et nous ? Combien de temps on va encore attendre comme ça, sans qu'on soit dénombré ? C'est pas bien ça, mon Général, c'est pas gentil. Après avoir tant attendu cette putain de fin de tout ça... [...]

Tous les morts : On se moque de nous, ou quoi ? [...]

⁴ M. Visniec, *Le retour à la maison* [dans :] *Attention aux vieilles dames rongées par la solitude*, Paris, Lansman, 2004, p. 26. Les citations suivantes du *Retour à la maison* auront une référence en forme d'abréviation *R*, pagination après la virgule.

⁵ J.-P. Vernant, « La belle mort et le cadavre outragé », *op. cit.*, p. 17.

Mort 3 : Comment ça se fait que la Commission est allée tout de suite chez l'ennemi, et nous, on attend depuis trois jours ? [...] Chez l'ennemi, tous les gars sont déjà coiffés et ont les ongles coupés. Que la Patrie nous coupe les ongles, monsieur le Général. C'est notre droit ! (R, 25-26)

Cette dichotomie nous fait penser à celle entre le mourir du fantôme et le mourir héroïque de la tradition antique grecque, opposition étudiée par Rongier, qui définit ce dernier de la façon suivante : « Le héros grec meurt jeune mais glorieux. Sa mort se transforme en modèle, en exemple qui fabrique de la mémoire collective. La gloire du héros fabrique les louanges. Des récits prolongent donc sa mort. Le héros mort au champ d'honneur devient légendaire et trame la tradition, à la différence du commun des mortels qui meurt sans gloire et tombe dans l'oubli »⁶.

Visniec, quant à lui, ne divise pas explicitement les morts en vainqueurs et vaincus. C'est par les rites funéraires, ou plutôt par leur absence dans le cas des Français, que s'instaure cette division. Ici, comme dans le théâtre de Sophocle, les rites jouent un rôle déterminant dans la mesure où ils sont accordés aux Allemands et refusés aux Français, ce qui a pour corollaire le fait que « la belle mort », selon l'expression de Jean-Pierre Vernant⁷, qui va

⁶ S. Rongier, *Théorie des fantômes*, op. cit., p. 17.

⁷ « Le cadavre abandonné à la décomposition, c'est le retournement complet de la belle mort, son inverse. À un pôle, la jeune et virile beauté du guerrier dont le corps frappe d'étonnement, d'envie et d'admiration jusqu'à ses ennemis ; à l'autre pôle, ce qui est au-delà du laid, la monstruosité d'un être devenu pire que rien, d'une forme qui a sombré dans l'innommable. D'un côté, la gloire impérissable qui élève le héros au-dessus du sort commun en faisant survivre dans la mémoire des hommes son nom et sa figure singulière. De l'autre, une infamie plus terrible que l'oubli et le silence réservés aux morts ordinaires, cette cohorte indistincte de défunts normalement expédiés dans l'Hadès, où ils se fondent dans la masse de ceux que, par opposition aux "héros glorieux", on appelle les "sans-nom", les *nonumnoi*. Le cadavre outragé n'a part ni au silence qui entoure le mort habituel ni au chant louangeur du mort héroïque ; ni vivant, puisqu'on l'a tué, ni mort, puisque privé de funérailles, déchet perdu dans les marges de l'être, il représente ce qu'on ne peut pas célébrer ni davantage oublier : l'horreur de l'indicible, l'infamie absolue : celle qui vous exclut tout ensemble des vivants, des morts,

de pair avec le respect dû aux morts, est accordée aux premiers alors qu'elle est interdite aux derniers. Comme dans le cas de Polynice et Étéocle, personnages de la fameuse *Antigone*, il ne s'agit pas tellement de la gloire du héros, mais de la « mémoire qui passe par un rite funéraire et accorde au mort son humanité »⁸. En nous référant à la terminologie proposée par Vernant, on peut définir la mort des Français comme une mort contrariée. Les questions suivantes s'imposent alors : Comment contrarie-t-on un mort ? Comment rend-on impossible la belle mort du héros ? La réponse nous est fournie par Rongier : « Il faut outrager le mort, mutiler son cadavre, ce qui neutralise la gloire, interdit la dignité du rite. C'est plonger dans l'oubli celui qui assumait la mort glorieuse du héros. Il faut saillir le cadavre, symboliquement et physiquement. Il faut défigurer le cadavre, le détruire, le déchirer, le briser, le livrer aux bêtes, le disperser, le rendre méconnaissable. En niant son individualité, on lui interdit sa condition humaine, son identification héroïque »⁹. Jean-Pierre Vernant partage ce point de vue : « Le héros dont le corps est ainsi livré à la voracité des bêtes sauvages est exclu de la mort en même temps que déchu de la condition humaine. Il ne franchit pas les portes de l'Hadès [...]. Rejeté de la mort, il se trouve du même coup rayé de l'univers des vivants, effacé de la mémoire des hommes. Davantage, le livrer aux bêtes, ce n'est pas seulement, en lui refusant des funérailles, lui interdire le statut de mort, c'est le dissoudre dans la confusion, le renvoyer au chaos, à une entière inhumanité [...] il n'est strictement plus personne »¹⁰. Ces réflexions qui se réfèrent à la tradition grecque, berceau de la culture européenne, sont évidemment valables aussi de nos jours, et s'appliquent parfaitement à la condi-

de soi-même » (P. Vernant, *L'individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard, 1989, p. 75-76.

⁸ S. Rongier, *Théorie des fantômes*, op. cit., p. 19.

⁹ *Ibidem*, p. 18.

¹⁰ P. Vernant, *L'individu, la mort, l'amour*, op. cit., p. 75.

tion des morts visnieciens. Elles expliquent dans quelle mesure les morts visnieciens sont des « mal morts » et quelles en sont les conséquences pour leur condition. On peut le résumer avec les paroles éloquentes de Rongier : « Sans rite pour l'au-delà, pas de gloire, juste l'oubli et l'inadéquation »¹¹. Leur revendication d'un digne retour à la maison semble être la conséquence directe de cette inadéquation à laquelle ils ont été condamnés. Le retour équivaut à la fin de leur état de revenance, de l'errance fantomale due à l'oubli et au manque de respect. Le retour donne aussi l'occasion de dire leur condition.

Il est intéressant de s'interroger sur le retour en tant que tel. Il semble naturel que les soldats après la guerre rentrent à la maison, qu'ils soient vivants ou morts. Pourtant, dans le cas analysé, tout porte à croire que le retour n'était pas envisageable, faute de soins dus aux morts et de rites funéraires quelconques : les soldats sont déjà en état de décomposition, délaissés par les autorités, la « Commission » tarde à venir. D'ailleurs, la façon dont le retour leur est annoncé en est une preuve de plus. Le Général dit : « Allez, debout ! Maintenant, vous avez le droit de rentrer chez vous [...] Aujourd'hui c'est le jour du Grand Pardon... Il n'y a plus de vaincus ou de vainqueurs ! Aujourd'hui, vous avez droit à une grande fête ! On rentre à la maison » (R, 24). On a l'impression que le retour des soldats est une question politique, d'autant plus que le Général esquisse, devant les soldats assoiffés d'estime et d'attention, la vision d'un retour spectaculaire et glorieux qui contraste avec l'état pitoyable dans lequel ils se trouvent actuellement.

Le Général : Donc, on est attendu dans la capitale. On va entrer dans la capitale avec la fanfare en tête. Vous avez le droit à une ville entièrement pavoisée. Pour nous. T'entends ça, petit, ta mère a accroché des guirlandes sur son balcon ! T'as le droit aux guirlandes, aux confettis et à la musique militaire ! On nous attend avec les ballons colorés ! La capitale est pleine de fleurs. Pour nous, les gars ! (R, 24)

¹¹ S. Rongier, *Théorie des fantômes*, op. cit., p. 19.

Ce retour n'est pourtant pas gratuit. Il y a une condition annoncée par le Général :

Mais attention, mettez-vous bien ça dans votre caboche ! Personne ne pose plus de questions ! Vous n'avez plus le droit aux questions ! Maintenant, il n'y a plus de place que pour la grande vérité de la réconciliation. Les questions, c'est des mensonges. Compris ? (R, 24)

Il est évident qu'en échange du droit au retour, on ôte aux soldats le droit de poser des questions, droit qui résulte de la liberté de l'esprit et de la liberté d'expression, toutes deux faisant partie des droits de l'homme. Une constatation s'impose d'emblée. Le retour devient un privilège et non une évidence. De nouveau, on porte atteinte à la dignité et à l'humanité des soldats. Pour pouvoir rentrer à la maison, ils doivent non seulement accepter la nouvelle rhétorique des dirigeants, mais aussi s'adapter à la nouvelle réalité et surtout oublier le passé. Le prix du retour est de devenir un outil de propagande, ce qui, dans le cas extrême des Soldats Amnésiques, frôle le « lavage des cerveaux », motif récurrent dans la création de Matéi Visniec. L'auteur nous offre un éventail d'attitudes différentes adoptées par les soldats face à ce retour problématique, qui ne sont pas dénuées d'intérêt. Étudions quelques cas dignes d'attention.

Dans quel ordre on rentre, monsieur le Général ?

Cette question significative résume l'attitude de ceux qui acceptent facilement la condition qui leur est imposée. Elle exprime leur accord à s'adapter à la réalité naissante. La réponse du Général est également éloquente car elle exprime la tentative de cacher ce qui est laid, problématique, embarrassant, peut-être politiquement incorrect, attitude caractéristique de toute propagande. Le défilé des soldats morts, dont les cadavres sont en état de décomposition avancée, devient ainsi une caricature des défilés militaires offerts en spectacle pendant les fêtes nationales.

Le Général : Devant, on met les décorés. Je veux qu'ils soient beaux, choisis parmi ceux qui sont encore intacts. Il faut que ça fasse une bonne impression lorsqu'on va entrer dans la ville. Et puis, ce sera les gradés. Et puis tu peux glisser le détachement d'aveugles, pour qu'ils soient encadrés. Et puis, tu peux mettre les gazés, car eux, aussi, en général, sont intacts... (R, 26)

Comme dans la vie quotidienne en communauté, les ambitions personnelles prennent le dessus et les questions importantes comme la devise : liberté, égalité, fraternité, ainsi que la vérité historique sont mises de côté. La vision du retour en défilé divise les soldats qui, il y a encore quelques jours, se battaient épaule contre épaule, et qui, paradoxalement, ont oublié que face à la mort on est égaux.

Certains se considèrent comme l'élite des morts et revendiquent à ce titre leur droit d'ouvrir le défilé, par exemple les soldats tués par une balle en plein cœur qui donnent les arguments suivants : « Nous sommes intacts, nous sommes beaux, nous sommes peu nombreux [...] tous nous envient... Qui n'aurait voulu mourir comme ça, d'une simple balle propre en plein cœur ? » (R, 27) ou les décorés qui ne se solidarisent pas non plus avec les autres morts, mais soulignent leurs mérites pour avoir des privilèges qu'ils refusent aux autres :

Un décoré : Nous sommes les décorés de la Patrie, nous avons le droit de rentrer en camions. Nous, on ne rentre pas à pied [...]. À pied, c'est les déserteurs, les traîtres et ceux qui ont chié dans leur froc, eux, ils n'ont qu'à aller à pied. Mais nous, on veut des camions [...]. Donc, que ce soit clair, on n'entre pas dans la Capitale à pied. Nous, c'est pour ça que nous avons donné notre vie à la Patrie, pour qu'on soit respectés. Nous, on veut être DEVANT et EN CAMION. (R, 27)

Les exécutés pour haute trahison, par exemple, s'opposent à l'idée d'être placés dans le défilé mélangés avec les déserteurs auxquels ils se considèrent supérieurs car, à la différence de ceux-ci, ils ont trahi parce qu'ils ont « cru en quelque chose, juste ou faux » (R, 27) mais ils ont réagi par conviction, alors que les déserteurs « n'ont cru en rien ». Pour cette raison, ils exigent d'être placés avant eux

dans le défilé. Visniec ridiculise visiblement leur attitude, en montrant du doigt leur égoïsme et leur futilité. L'exagération et la vanité de leurs revendications sont mises en exergue par l'auteur qui les superpose à celles des soldats portés disparus qui voudraient au moins avoir leur cadavre et se déclarent prêts à clôturer la parade et à se contenter du fait d'avoir leur droit au retour. Ils supplient le Général en disant :

Le Sergent porté disparu : Il n'y a rien qui reste de nous, pas un atome, pas une molécule, pas un cheveu, pas un ongle, pas un bouton, pas une boucle de ceinture... [...] Emmenez-nous avec vous. [...] On n'a pas honte, nous, monsieur le Général, d'être en queue du convoi [...] parce que nous aussi, on veut rentrer, monsieur le Général. Et si on ne part pas maintenant, avec tout le monde, on est foutus... Pourquoi ne pas partir maintenant, avec tout le monde ? Ne sommes-nous pas, nous aussi, des morts comme tout le monde ? Seulement on n'a pas de cadavre [...] nous sommes plus de cinq mille disparus, une division, ce n'est pas juste qu'on reste des disparus à jamais, jusqu'à la fin des temps.

Les autres disparus : Nous avons le droit d'avoir un cadavre ! (R, 29)

La phrase : « Nous avons le droit de... » revient comme un refrain dans la pièce, pour souligner le caractère revendicatif des soldats. Évidemment, cela nous fait penser à la société contemporaine où les revendications, souvent contradictoires, des groupes sociaux s'exacerbent, où règnent l'individualisme, l'égoïsme et le politiquement correct. Il faut souligner le fait que la plupart des soldats ne réclament pas leur droit aux questions, dont ils ont été privés par le Général. Ils ont perdu des yeux les valeurs supérieures et se sont focalisés sur leurs ambitions futiles, ce qui convient aux dirigeants qui essaient de cette façon de les manipuler pour éviter les questions gênantes. La question se pose de savoir quelle est cette vérité dérangeante qu'ils essaient de cacher. Nous l'apprenons par la bouche des Morts qui croient encore en la victoire, unique groupe de soldats qui refusent de rentrer. De fait, ils mettent en accusation le commandement qui, selon eux, a contribué à la défaite. Ils disent : « Monsieur le Général, nous croyons que notre stratégie a été bonne, mais qu'on

a été mal dirigés. [...] Nous croyons que c'est à cause d'une petite connerie que nous avons raté la victoire » (R, 33). Le Général ordonne de les mettre en queue de défilé pour les punir de leur opposition, ce qui ne les impressionne pas, car ils avaient déjà décidé de ne pas rentrer.

Le deuxième groupe de soldats qui semblent poser des questions significatives est celui des Amnésiques qui demandent :

Le Chef du groupe des Amnésiques : On ne se rappelle même pas si on s'est battu pour la victoire ou contre la victoire. [...] Nous ne savons même pas ce que la « victoire » signifie... On nous a dit que nous sommes morts pour la Patrie, mais on ne sait pas ce que « patrie » signifie. Nous parlons avec vous, mais on n'a pas la moindre idée de qui vous êtes... On a entendu dire que le Grand Pardon est arrivé, que dorénavant tout ira bien, que nous allons rentrer chez nous, que nous ne serons plus obligés de manger de la terre... mais nous ne savons pas ce que « pardon » signifie. (R, 35)

Par l'intermédiaire de ces personnages, Visniec semble dénoncer la rhétorique du « Grand Pardon », une notion vague mais qui symbolise une idée ou même une idéologie qui est en train de s'instaurer et imposer un ordre nouveau dans la réalité de l'après-guerre. Rhétorique de la langue de bois et qui recourt au pathos pour manipuler les soldats, communauté vulnérable. À travers ceci, l'auteur met à nu le mécanisme de la politique en tant que moyen de manipuler les masses. La déclaration du Général, déjà mentionnée au début, selon laquelle il n'y a ni vainqueurs ni vaincus fait d'ailleurs partie du langage politiquement correct qui contredit les faits, ce qui désoriente visiblement les soldats. À cela s'ajoute le lavage des cerveaux, ce dont les Amnésiques sont les victimes significatives. Ceux-ci perdent leurs points de repère et posent des questions existentielles éloquentes.

Le Chef du groupe des Amnésiques : Sait-on d'où on vient ?

Le Groupe des amnésiques : Non.

Le Chef du groupe des Amnésiques : Sait-on ce que c'est la victoire ?

Le Groupe des amnésiques : Non.

Le Chef du groupe des Amnésiques : Sait-on pourquoi on est mort ?

Le Groupe des amnésiques : Non.

Le Chef du groupe des Amnésiques : Sait-on pour qui on est mort ?

Le Groupe des amnésiques : Non.

Le Chef du groupe des Amnésiques : Sait-on pourquoi on ne sait jamais rien ?

Le Groupe des amnésiques : Non. (R, 35-36)

Il est à noter que, dans les didascalies initiales, l'auteur propose de présenter les soldats comme des marionnettes, ce qui renforce l'idée de la manipulation, omniprésente dans l'œuvre. Elle est aussi exprimée de façon symbolique par le motif final d'un retour « en gâteau ».

On va rentrer en gâteau

La Commission, *nomen omen*, de la Réconciliation résout le différend entre les soldats concernant leur place dans le défilé, en leur proposant de rentrer « en gâteau » selon une recette bien précise. Tous les soldats passent au moulin à légumes pour devenir « une pâte parfaitement homogène, parfaitement molle, une vraie pâte à modeler » (R, 38) avec laquelle on fait ensuite un gâteau géant. Ainsi « chaque famille pourra se couper une petite tranche... car chaque famille a droit à au moins un mort. Et comme cela tout le monde sera content » (R, 38).

Les soldats entrent dans le moulin, accompagnés de musique militaire, d'un feu d'artifice et d'un lâcher de ballons et de pigeons. Comme le souligne éloquemment l'auteur lui-même, ce qui sort de l'autre côté, c'est « la mémoire tuée par l'injustice, par la bêtise humaine et la grande manipulation au nom des grandes idées » (R, 37).

Pour conclure, on peut constater que le retour présenté au travers de ces images grotesques sert à l'auteur pour dénoncer les trois sources du malheur de l'humanité mentionnées plus haut, mais aussi pour interroger sur le sens de la guerre et sur les responsabilités. L'auteur semble également dénoncer les courants politiques et économiques à la mode qui visent une uniformisation de l'être humain qui devient une marionnette dans les mains des dirigeants, une marionnette qui oublie son passé et

tait sa condition. C'est surtout à l'oubli que s'oppose l'auteur, partageant l'opinion de Carlos Fuentes qui dit : « La littérature c'est ce que l'histoire dissimule, oublie ou mutilé, l'ultime expression de la liberté de l'esprit »¹².

Date de réception de l'article : 05.11.2018.
Date d'acceptation de l'article : 13.11.2018.

¹² C. Fuentes cité d'après : A. Roman, « Drame de la femme victime, ou Comment la douleur se fait art », [dans :] *Nouvelles Études Françophones*, automne 2005, vol. 20, n° 2, University Nebraska Press, <http://www.jstor.org/stable/25701924>.

bibliographie

Despieres C., Mihail A. (éd.), *Regards francophones sur le théâtre roumain*, Bourgogne, Université de Bourgogne, 2015.

Gancevici O., *Matéi Visniec – parole et image*, Cluj-Napoca, Casa Cârții de Știința, 2012.

Roman A., « Drame de la femme victime, ou Comment la douleur se fait art », [dans :] *Nouvelles Études Francophones*, automne 2005, vol. 20, n° 2, University Nebraska Press, <http://www.jstor.org/stable/25701924>.

Rongier S., *Théorie des fantômes*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.

Visniec M., *Le retour à la maison*, [dans :] *Attention aux vieilles dames rongées par la solitude*, Paris, Lansman, 2004.

Vernant J.-P., « La belle mort et le cadavre outragé », [dans :] *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Cambridge-Paris, Cambridge University Press et Maison des sciences de l'homme, 1982.

Vernant J.-P., *L'individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard, 1989.

abstract

The return “in cake” – a grotesque recipe according to Matéi Visniec

The play *The Return Home* by Matéi Visniec commemorates the First World War, but thanks to its universality it may refer to any war. The characters – the Dead of the Homeland – are all presented as alive and they claim their right to a dignified return to the Homeland. But how to return home with dignity in the state of decomposition in which they are? As it happens every day in a community life, ambitions take over. The Commission of Reconciliation solves the problem by proposing to return them “in cake”: all the soldiers pass through a food mill to become a smooth paste with which then a giant cake is made. This return to the past, presented through grotesque images, serves the author to denounce how people are manipulated by big ideas. He also poses questions about the meaning of war.

keywords

Visniec, war, return, ideology, grotesque

mots-clés

Visniec, guerre, retour, idéologie, grotesque

sylwia kucharuk

Sylwia Kucharuk, docteur ès lettres, maître de conférence à l'Institut de Philologie Romane de l'Université Marie Curie-Skłodowska à Lublin, auteure de *Pirandello i Szaniawski. Przyczynek do badań komparatystycznych*. Son domaine d'intérêt est le théâtre français du XX^e siècle, surtout celui de Jean Anouilh.

ORCID : <https://orcid.org/0000-0002-2897-6983>